

Les aventures d'un Vaudois au Brésil : mensonge inédit : [suite]

Autor(en): **Leyvraz, P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **81 (1954)**

Heft 2

PDF erstellt am: **11.09.2024**

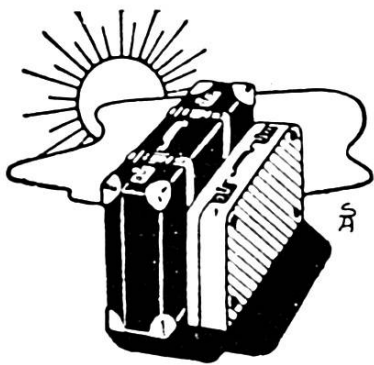
Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-228853>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LES AVENTURES D'UN VAUDOIS AU BRÉSIL

Mensonge inédit par Vieudelavieille

II

Notre héros a rencontré, au cours de ses pérégrinations, un énorme boa blessé. Celui-ci se plaint d'une épaule démise et lui apprend, entre autres, qu'il appartient à l'espèce des boas « reniflets », c'est-à-dire qui ronflent en dormant. De ce fait, ils sont facilement repérables par leurs ennemis : les félins. Le boa supplie notre aventurier de lui remettre la clavicule en place...

Je m'engageai donc à essayer de lui remettre en place son épaule à condition qu'il tournerait sa tête du côté opposé à celui où j'opérerais ; il y consentit et je me mis au travail en prenant dans mes mains l'énorme patte du reptile et en opérant ensuite une forte traction en avant ; à la deuxième reprise, j'entendis distinctement, dans l'épaule, un fort craquement en même temps que l'animal criait avec satisfaction :

— Là ! ça y est, elle est en place !

De contentement, il ne put s'empêcher de tourner la tête de mon côté, et alors il se passa quelque chose d'affreux, d'épouvantable, d'inouï : je me sentis pris dans un courant d'air violent comme un cyclone et englouti dans le corps de l'animal !

Quand je fus remis de ma frayeur, je cherchai à me rendre compte de ma situation.

J'étais dans une espèce de petite cellule dont les parois mobiles me pressaient et s'élargissaient tour à tour. Il y faisait complètement nuit. Heureusement que je possédais un briquet et je pus m'éclairer, bien faiblement il est vrai.

Je me mis à promener la lueur de mon briquet autour de ma cellule et ne fus pas peu surpris d'y découvrir une bicyclette qui gisait là, intacte et sans doute moins épouvantée que moi !

Qu'est-ce que la présence de ce véhicule signifiait ? Mystère ! que j'étais incapable de sonder pour le moment.

Je continuai l'inspection de mon logement ; ses parois, son plafond et son sol étaient tout constitués par une matière rouge-jaunâtre très spongieuse et très douce au toucher et tout cela s'enflait et se rétrécissait à intervalles réguliers.

Après réflexions profondes, j'eus la conviction que je me trouvais dans un des poumons de l'animal et que je n'avais pas été englouti par la bouche du monstre mais par les voies respiratoires : j'avais été reniflé, comme on dit en bon français ; reniflée aussi cette bicyclette qui gisait à mes côtés et qui était certainement celle qui avait disparu de devant la gueule de la bête pendant son court sommeil. Ce qui me fortifiait dans ma conviction que j'étais dans un des poumons du « reniflet », c'est que j'entendais à mes côtés les battements du cœur. Ainsi donc la bé-

cane était enfermée là depuis plus de deux jours : c'était la pneumonie du boa ! Je crois bien que, pour ma part, si j'avais une bicyclette dans un poumon, je ne vaudrais rien pour faire un pas de gymnastique !

Enfin, j'étais dans le corps d'un monstre ; comment faire pour en sortir ? Car j'avais bien l'intention d'en sortir. Un moyen héroïque se présentait : m'ouvrir un passage avec mon grand couteau dans le flanc de l'animal. Mais il y avait un danger : je ne pouvais ouvrir ce passage sans ouvrir une ou plusieurs artères et je risquais d'être noyé par l'afflux du sang. Auparavant, il fallait réfléchir ; c'est ce que je fis longuement, après quoi je me décidai à faire l'essai d'un autre moyen.

Je pris mon mètre dans ma poche, le dépliai et l'introduisis dans l'orifice par lequel j'étais tombé, avec l'idée de provoquer ainsi un éternuement par chatouillement de la voie respiratoire. Je n'espérais pas beaucoup de cette expérience nouvelle. J'obtins pourtant tout ce que je désirais. Il n'y avait pas cinq secondes que j'avais commencé mon travail qu'une détonation atomique terrible se produisit et je fus expulsé comme un fétu et lancé à plus de vingt mètres en avant de mon géôlier. Je n'avais pas même eu le temps de réaliser ma chance, lorsqu'à la suite d'un éternuement encore plus formidable, la bicyclette vint s'étaler à mes côtés. J'étais sauvé !

Je ne fus pas long à me saisir de la machine, à monter en selle, à sauter sur la piste et à pédaler vigoureusement du côté de mon domicile où j'arrivai sale, fourbu, mais tout de même joyeux. Je possédais enfin une bicyclette !

Après avoir pris un bain, nettoyé mon joli cheval d'acier, je racontai à

mon père tout ce qui venait de m'arriver.

— Un « reniflet », me dit-il, des voyageurs prétendirent il y a quelques années avoir vu un boa à deux jambes. On s'est moqué d'eux. Aujourd'hui le fait se confirme et si nous pouvons livrer la peau de l'animal à un grand muséum, nous en tirerons beaucoup d'argent et nos noms figureront sur tous les journaux du monde. Souffrant encore de l'épaule, le boa n'a pu aller bien loin ; demain nous le tuerons et lui enlèverons la peau.

Le lendemain, très tôt, nous partîmes bien armés de coutelas et de revolvers. Mon père s'était muni en outre d'une hache et d'une bonne carabine à répétition avec cartouches à balles dumdum. Il me suivait à pied, car moi, je me servis de la machine.

J'allais gaillardement, l'attendant de temps en temps afin de ne pas trop m'éloigner de lui. Quand enfin j'arrivai près du lieu où s'était déroulé le drame de la veille, je ralentis l'allure de la machine et m'avançai avec prudence.

Tout à coup je me sentis comme enveloppé d'un fluide mystérieux qui m'oppressait et qui me poussait en avant malgré moi. Je vis alors, dans les hautes herbes, la tête du boa dont les yeux redoutables me fixaient, me fascinaient, m'hypnotisaient, paralysant ma volonté, m'obligeant à marcher toujours plus vite contre cette tête monstrueuse à la bouche ouverte, qui représentait pour moi la porte de la mort ! Oh ! la minute d'épouvante que je vécus là, je ne pourrai jamais l'oublier ! Finalement un choc se produisit et la roue avant de ma bicyclette s'engouffra dans la gueule du monstre, puis nous fûmes brusquement immobilisés : la roue de la machine s'était fortement coincée dans l'arrière-bouche et les deux poignées du guidon s'étaient in-

crustées dans les joues ; impossible à l'animal d'avaler sa proie, impossible à lui également de l'expulser de sa gueule.

Je m'empressai de sauter à bas de la selle et de courir à la rencontre de mon père, lequel, à la vue de mon visage pâle et épouvanté, devina que quelque chose d'insolite venait de se passer. Je lui racontai brièvement le danger terrible auquel je venais d'échapper miraculeusement et il décida d'attaquer la bête immédiatement, vu qu'elle était incapable de se mouvoir rapidement, gênée qu'elle était par la présence de la bicyclette dans sa gueule.

Mon père s'approcha de l'animal sur le côté et, une fois à portée, tira un coup de sa carabine en visant l'œil droit. Ce coup porta parfaitement et la balle, pénétrant dans l'œil, ressortit à la partie supérieure du crâne, de l'autre côté de la tête. Un autre projectile, placé dans l'œil gauche, eut le même effet en sens inverse.

L'animal était mort, mais les soubresauts de son corps, surtout ceux de sa queue, nous interdisaient de l'approcher, sous peine d'être assommés.

Ces soubresauts durèrent deux bonnes heures, après quoi seulement nous pûmes nous mettre à l'ouvrage, qui fut assez lestement expédié, car à part la tête et les jambes qui prirent un peu de temps, le reste de la peau se détachait si facilement que nous n'avions qu'à tirer pour la détacher, comme on tire un bas de soie de la jambe d'une jolie femme. Nous n'eûmes plus qu'à enrouler cette peau et à l'attacher au moyen de cordelettes tressées avec de grandes herbes de la prairie.

Quand ce travail fut à chef, j'eus la curiosité de m'assurer si l'estomac du monstre ne renfermait pas les objets qu'il m'avait indiqués. Après avoir extrait cet organe du corps, je l'ouvris avec mon grand couteau, je fouillai à l'intérieur et en sortis d'abord un poignard dont la corne du manche manquait ; elle avait sans doute été digérée ; des boutons métalliques, une lampe de poche et enfin un magnifique chronomètre en or avec chaîne du même métal. Après avoir essuyé ces objets, je les serrais dans mes poches. Nous chargeâmes ensuite la peau sur le siège de ma reine d'acier et, en poussant celle-ci, nous rentrâmes au logis.

Après avoir soigneusement étendu la peau afin de la faire sécher, nous pûmes prendre notre repas du soir au cours duquel mon père me déclara qu'il ne vendrait pas la peau à moins de 10 000 dollars que nous partagerions, « car, disait-il, c'est une pièce unique au monde, et les amateurs seront légion ». Enfin nous allâmes nous étendre sur nos couches d'herbe sèche et le sommeil s'empara de nous.

A mon réveil, je fus tout surpris de constater que j'étais dans mon lit, dans ma chambre située dans notre maison, laquelle n'avait jamais quitté notre petit village des Préalpes vaudoises.

Adieu ! les beaux dollars. Adieu ! la montre en or. Adieu ! la bicyclette. J'ai tout perdu ! Il ne me reste qu'à prendre ma tête dans mes deux mains et à me promettre à moi-même de ne plus aller me coucher si tôt après avoir mangé de la saucisse aux choux, car :

Tous les songes sont des mensonges !

Vieudelavieille.

P.c.c. P. Leyvraz.